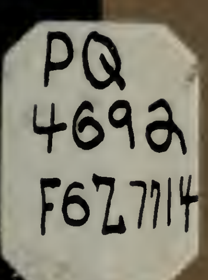
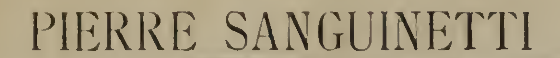


Mannucci, Francesco Luigi
René Fucini et son art





PIERRE SANGUINETTI

Professeur de Langue Française au Gymnase Royal et à l'Ecole Technique d'Empoli.

RENÉ FUCINI ET SON ART

ESSAI CRITIQUE

TRADUIT DE L'ITALIEN AVEC AUTORISATION DE L'AUTEUR

LUIGI MANNUCCI

Professeur à l'Ecole Technique d'Empoli.



CASTELFIORENTINO

TYPOGRAPHIE GIOVANNELLI ET CARPITELLI

1899



RENÉ FUCINI ET SON ART

PIERRE SANGUINETTI

Professeur de Langue Française au Gymnase Royal et à l'Ecole Technique d'Empoli.

RENÉ FUCINI
ET SON ART

ESSAI CRITIQUE

TRADUIT DE L'ITALIEN AVEC AUTORISATION DE L'AUTEUR

LUIGI MANNUCCI

Professeur à l'Ecole Technique d'Empoli.



CASTELFIORENTINO

TYPOGRAPHIE GIOVANNELLI ET CARPITELLI

1899.


LIBRARY
JAN 11 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

AVANT-PROPOS.

Un ouvrage sur Fucini? A quoi bon? Qui ne connaît pas *Tanfucio?* — C'est vrai. Mais moi, tout en écrivant ce modeste opuscule, j'ai eu l'espoir d'ajouter quelque chose de nouveau à ce qu'on savait déjà sur l'auteur des *Veglie,* et de mettre au jour quelque côté de l'art de Fucini, pas tout à fait étudié. J'ai aussi espéré (pas prétendu) de montrer le développement de cet art, afin qu'il soit mieux compris et apprécié. Cela, il me semble, suffira à justifier cette publication. Cependant si quelque grave personnage croît inutile de parler d'un auteur qui ne nous a donné que des livres de littérature agréable et pas de livres chargés et surchargés de citations et d'érudition profonde, je pourrais

lui répondre que s'il est juste de connaître exactement le passé, il est honteux de négliger les manifestations de la vie moderne de quelque genre qu'elles soient. A ce sujet j'aime à répéter ce qu'un homme savant écrivait en parlant de De Amicis et de ses livres: " Tous les livres de De Amicis ont une destinée singulière. Ils tombent entre les mains d'éditeurs adroits, qui savent en faire largement la réclame. A peine sont-ils publiés, un choeur unanime de journaux en louent la langue, le style, le sujet, tout, et ils finissent par la phrase usuelle: *Événement littéraire.* Le public achète et lit très avidement. Chose singulière! Tout cela ne produit pas la plus petite impression sur un certain nombre de personnes qui se croient et qui sont aussi plus sérieuses. Celles-ci prétendent le regarder de haut en bas et répètent: Littérature populaire, légère, superficielle; trop de larmes, trop de descriptions; aucune profondeur d'idées; tout cela vaut moins que rien. *On dirait que les premiers, contents de trouver enfin un livre italien écrit avec une facilité et un naturel spontané, qu'on lit sans s'ennuyer, au contraire avec un plaisir très vif, ne*

cherchent pas davantage; que les seconds, lecteurs et peut-être auteurs de livres profonds et ennuyeux, ne sachent pas reconnaître les qualités qu'ils n'ont pas. Ils oublient combien d'oeuvres d'art sont restées immortelles, sans avoir d'autre mérite que la forme, et combien d'oeuvres savantes sont tombées en oubli, faute de ce mérite „. C'est l'avis de Pascal Villari.



Vous imaginez-vous un vieillard plus qu'octogénaire, haut, mince, au regard à la fois expressif, doux et sévère? Vous imaginez-vous un vieux docteur en médecine, qui vit loin du monde bavard, dans une petite maison de campagne placée sur un charmant coteau, où le vent chante parmi les cyprès l'hymne de la force et les oiseaux parlent doucement d'amour? Ce vieillard est un poète, mais un poète *sui generis,* qui n'a rien de commun avec les autres poètes. Sa forme chérie est l'épigramme qu'il écrit en peu de minutes, sans effort, naturellement. C'est pourquoi il arrive que ses vers n'ont pas toujours l'élégance qu'on exige

---

Observation. — L'auteur a enrichi son ouvrage de quelques notes d'érudition que le traducteur a omises, parce qu'il ne les a pas crues nécessaires à son but.

dans les ouvrages littéraires. Mais ils ne doivent pas l'avoir: s'ils l'avaient, ils perdraient cette vivacité qui est leur mérite principal. Ces épigrammes révèlent une puissante verve satirique, piquante, rude, souvent moqueuse, toujours mordante. Ecoutez:

IL CONSIGLIER TRALACCHE:

E tralacche sostiene che profeta
Si scrive coll'accento sulla zeta.

NE CONOSCO:

Dunque; parole chiare, caro Cencio,
Vedo molti pidocchi con la giubba;
Ma in fondo a ogni gomitolo c'è il cencio:
Non si va tanto in su se non si rubba.

LUI:

Tornasse Giotto a noi da'regni bui,
Non farebbe più l'O, farebbe Lui.

L'ELEMOSINA:

A. — Fatemi l'elemosina, fratello.
B. — No. Sei vestito bene, e spendi e spandi.....
A. — Ho vesti, ho pane, ma non ho cervello.....
B. — Vorresti il mio?! Va via! Dio te ne mandi.

DISGRAZIATO!

A. — Il povero Palandra è disperato;
Ha perduto il cervello e non lo trova!
B. — Dimmi..... ma..... nel bottino ci ha guardato?

Et observez que parmi les mille quatre cents épigrammes qu'il a écrites, mais qu'il ne veut pas publier, se contentant d'en lire quelques-unes aux amis qui arrivent chez lui, j'ai choisi, pour plusieurs raisons, celles qui peut-être s'éloignent davantage de la manière dont je viens de parler. Et maintenant je dis: ce vieillard est David Fucini qui, né à Monterotondo dans la Maremme Toscane, où il était médecin de la Commission sanitaire, voyait naître notre René le 8 avril 1843. Les principales vicissitudes de sa vie sont trop connues pour que j'en parle longuement. Après avoir erré dans presque toute la Maremme, et après avoir été dernièrement à Livourne, son père s'établit à Vinci, le glorieux pays de Léonard, et il se retira ensuite à Dianella, près d'Empoli au delà de l'Arno, où l'auteur des *Veglie* " écoula par intervalles sa jeunesse ", et où il a aujourd'hui, pour ainsi dire, son bureau rural. Ici, dans la paix de la famille, il passe les vacances d'automne en écrivant, en dépêchant les affaires de sa profession, et en allant, pendant les heures de loisir, à la chasse dans les environs.

Imaginez-vous un vieux grenier sous le toit, avec une fenêtre qui donne sur la campagne, des murailles encombrées d'une quantité de choses: d'étagères, de portraits, de figures de

journaux illustrés, d'avis de théâtre, de silhouettes, Adam et Ève dans le Paradis terrestre, de sombres histoires à cinq centimes l'une, où l'on raconte comme quoi une fille amoureuse tua son père, sa mère et sa soeur; ou bien la vie de quelque sainte plus ou moins authentique, et ou bien l'on raconte aussi de *malades sauvés* miraculeusement des mains (sic!) du prof. Paladini d'Empoli. Enfin un vrai mélange de choses bizarres, étranges, curieuses! Et pour accroître cette confusion qu'on pourrait appeler sympathique, il y a, au milieu de la chambre, une petite table ronde pleine de bagatelles, de choses de rien, de pipes de bruyère, de coquillages, de serpents de chiffon qui, chose étrange! semblent vrais.....

Près de la fenêtre, une table couverte de papiers, de régistres, de livres, de Règlements. Pour compléter le tableau, ajoutez un modeste canapé sur lequel dorment des paquets de livres et de brochures, et quelquefois le vieux chien de chasse qui ronfle paisiblement.....

Mais revenons à notre sujet. Fucini fit ses premières études à Empoli, et parmi ses maîtres il rappelle feu Cianchi, jadis si célèbre et si estimé parmi nous. Dès son enfance il s'amusait à écrire des poésies badines et satiriquement agréables pour récréer les troupes d'amis

dont plusieurs — anciens camarades de chasse et d'école — savent encore par coeur beaucoup de ces vers juvéniles, où l'esprit paternel, plus poli, brille et folâtre. Ce sont des épigrammes, des octaves, des sixains, ce sont de petits poèmes héroï-comiques, si pleins de plaisanterie, d'élan et de gaîté géniale, qu'on les lit avec plaisir. Ce ne sont certes pas de lectures qu'on peut conseiller à quelque demoiselle ; mais nous ne devons pas nous fâcher si un jeune homme, qui avait dans le sang la *vis* de son père, se laissa quelquefois prendre la main, et ne sut pas toujours entourer sa Muse licencieuse d'un voile candide. Cependant je suis en devoir de dire, par amour de la vérité, que maintenant Fucini ne veut même plus entendre parler de ces ouvrages, et moi je les ai rappelés seulement, parce que pour bien juger d'un écrivain, il faut le suivre dans toutes ses manifestations artistiques. A présent je devrais parler des études de Fucini à Pise, de son emploi en qualité d'ingénieur dans le Bureau d'art de la Commune de Florence, de sa nomination à la charge de Proviseur royal qu'il refusa, en se contentant de rester Inspecteur scolastique ; je devrais dire que dans l'hiver de 1870 il écrivit son premier sonnet en patois, et tant d'autres choses

que tout le monde sait et que par conséquent je passe.

Je remarquerai plutôt que depuis ce temps il continua à écrire des sonnets par goût et par plaisanterie, de sorte que Rafaël Foresi (qui fut un second père pour Fucini, et dont il garde avec la fotographie un souvenir respectueux et reconnaissant), commença à le conseiller de ne plus faire entendre ses sonnets à tout le monde; ils étaient trop beaux; il y avait du bon et en quantité; qu'il continuât à en écrire, mais qu'il en gardât un peu le secret. C'est ainsi que le nombre de ceux qui pouvaient goûter ses poésies, devint fort restreint et ce fut bien. Peu d'amis mais bons. Parmi ceux-ci je rappelle avec honneur F. D. Guerrazzi. Il se faisait faire le portrait à l'huile par Ciseri, et comme il ne pouvait tolérer la pose (et ici même il révélait son caractère rebelle par nature), Ciseri pensa d'appeler quelques amis qui lui tinssent compagnie. Parmi ceux-ci se trouvait aussi Fucini. — Fais-lui entendre quelque chose! dit Ciseri. — Guerrazzi dit: Faites. — Fucini lut quelques sonnets. Après quelques jours, le romancier livournais écrivait à Fanfani, en le priant de remercier Fucini et de lui donner, à peu près, ce conseil: “ Qu'il tourne son génie vers la satire, qu'il réduise ses vers en cordelettes, qu'il

les noue ensemble, et après en avoir fait un fouet, qu'il fustige alentour les infamies de son temps „. Ces paroles si dignes du sévère tribun seyaient bien à l'oeuvre de Fucini.

*
* *

Après tout ce que tant d'hommes de mérite ont écrit sur l'oeuvre poétique de Fucini, je dois me borner à ne faire connaître que quelques-unes de mes impressions. Et avant tout j'ai hâte de déclarer que (avec tout le respect dû) je ne suis pas d'accord avec l'illustre prof. Morandi, lorsqu'il soutient que l'art de Fucini est une dérivation, une imitation de celle de Belli. On dit: Comparez les vers de Belli avec ceux de Fucini, et l'imitation vous paraîtra claire. — Or il me semble que (à part la déclaration de Fucini qui assure de n'avoir connu les poésies de Belli que lorsqu'il avait déjà écrit les premiers cinquante sonnets, déclaration que j'ai le droit de croire vraie) il me semble que dans notre cas la comparaison entre passages semblables n'est pas suffisante pour en déduire que Fucini est un imitateur, un enfant de Belli. Fucini a étudié, a décrit le peuple pisan; Belli le peuple romain; mais le peuple est toujours peuple, et certaines expressions, certains senti-

ments sont communs à Pise autant qu'à Rome: aussi Fucini, par sa puissance, par son esprit d'observation agile et ouvert à toutes les impressions, a souvent réussi — sans le savoir — les mêmes effets de Belli, en se servant des mêmes moyens. Malgré cela, il n'est pas moins original, moins riche en aptitude et en facultés artistiques. Voyez. Parmi les sonnets en vraie langue, il y en a un intitulé: " E' bell' e addormentato „, écrit en 1872. C'est un bijou, une miniature. Il représente un enfant qui, avant de s'endormir, demande un petit conte à sa maman, mais aussitôt a-t-elle commencé à narrer la fable que le pauvre petit a déjà fermé ses yeux. — Ouvrez le volume de *Myricae* de Pascoli et vous trouverez une poésie du même genre. La même texture, la même délicatesse. Mais personne ne mettra en doute que le valeureux Pascoli a imité Fucini. Pas le moins du monde! Toutefois on dira: Oui, il y a de la ressemblance entre les deux poésies, mais c'est tout au plus dans l'idee, plus que dans *le motif*, et il n'y a aucun rapport dans les phrases comme entre Belli et Fucini. — C'est vrai. — Mais en attendant on ne pense pas, ainsi que je l'ai dit plus haut, que s'agissant de poésies en patois et par conséquent suggérées, quelquefois presque copiées de la bouche du peuple,

l'affaire change, parce que justement la façon de s'exprimer de différentes plèbes a presque un fond pareil que ne peuvent avoir deux artistes aussi s'ils traitent le même sujet. Une autre accusation aux sonnets de Fucini. Pour exciter le rire, l'auteur, jusqu'à un certain point, marche sérieusement et ce n'est qu'au dernier bout qu'il lance sa fusée. Ce ne sont que de piètres expédients. Avant, tout celui qui a lu les sonnets de Fucini, doit s'être aperçu qu'il n'est pas vrai qu'au fond seulement on y trouve la plaisanterie; secondement il faut observer si le bon mot, rapport à ce qui est dit ci-dessus, s'amène naturellement, ou s'il y a été mis comme une cale, et si les paroles qui précèdent ne sont pas précisément un juste cadre ou mieux encore comme le fond du tableau.

Car jé pourrais dire alors à un peintre: Cette marine est splendide, mais je ne comprends pas pourquoi en pareille immensité de ciel et d'eau, seule une pâle voile au loin! Ce ne serait certainement pas une preuve de sentiment artistique. Laissons donc ces questions et les autres aussi qui, d'après Horace, me semblent de *lana caprina,* et examinons plutôt si l'âme du peuple brille dans les vers de Fucini: prêtons l'oreille et mille voix s'élèveront de ces pages, des voix de haine, de pitié, d'ignorance, de dédain, de

douleur, d'ambition, de joie, d'amour! C'est tout le peuple qui s'agite; c'est son génie qui folâtre, qui rit des choses les plus saintes, qui médit, qui ricane, qui juge les hommes, les institutions, tout, et qui fort souvent frappe au but! Et quelle clarté te présente Fucini dans les petits tableaux! Quelle vigoureuse gaîté, quel dialogue dégagé, quelles coupures dramatiques, quel sourire naïvement sceptique, quel agréable désordre!

*
* *

Fucini a été comparé à Giusti. La comparaison ne se soutient pas. Giusti a écrit en d'autres temps, avec d'autres intentions; la satire du premier diffère de celle du second; il est bien que chacun garde sa propre personnalité, nette, précise; conséquence du génie et des temps.

Examinons plutôt un autre côté de l'art de Fucini. Si la figure du poète nous apparaît comme le fameux chevalier qui, levant sa visière, sourit de mépris, elle nous apparaît aussi douce et mélancolique dans la description des sentiments délicats. Et cela est plus évident dans les poésies en vraie langue. On dirait qu'ici le poète, après s'être identifié avec le peuple,

se recueille en lui-même et épanche les sentiments délicats qui agitent son coeur. Cette tendance aux affections douces est caractéristique chez Fucini.

Que de mélancolie en *Mercanzia*, que de douceur en *Mamma tisica,* et en *Si fa quel che si pole* et en bien d'autres! Du reste, ce désir d'un je ne sais quoi de vague, de passion douce, pour ainsi dire, d'un je ne sais quoi de virgilien, pourra être mieux apprécié, lorsque Fucini se décidera à publier ses nouvelles poésies en vraie langue, de petits tableaux auxquels il travaille depuis quelque temps. C' est un genre presque nouveau: il y a Fucini un peu vieilli, mais toujours sympathique. Plus de bons mots, plus de caractère de satirique et de moraliste génial, mais un sentiment profond de la nature, une douceur nouvelle, affectueuse. C'est la mer, c'est le ciel; ce sont les bois, les nuits étoilées qui murmurent au poète des mots étranges de douleur, de gloire, de vanité, d'amour, d'espoir, de terreur.... Et c'est dans son âme qu'il a accueilli ces voix, et c'est dans des vers délicats qu'il les a exprimées; des vers qu'il a appelés: *Ombre,* titre modeste d'un livre qui renferme, non les apparences passagères d'un monde exterieur, mais la haute signification de la nature sublime.

*
* *

De quelle façon Fucini devint-il prosateur? Il avait publié depuis peu ses sonnets, lorsqu'un soir d'hiver avec Genala, Charles Fontanelli et De Amicis, il arriva chez M.M. Peruzzi, à l'*Antella,* villa près de Florence. Après une longue et géniale conversation, au moment où les amis allaient prendre congé, le cocher, qui devait les conduire à Florence, fit dire qu'à cause de la neige tombée, les chemins étaient tout à fait impraticables: c'est pourquoi il fallut rester, au grand plaisir de Madame Émilie: Vous serez mes secrétaires, dit-elle, et m'aiderez à dépêcher la correspondance.

Comme Fucini avait fini plus tôt que les autres, les amis lui dirent d'écrire — pour ne pas rester oisif — l'avant-propos de ses sonnets qui étaient en préparation. Fucini écrivit; mais l'avant-propos ne plut pas; il écrivit de nouveau: de même.

— Nous aimons les sonnets; mais non cette prose! —

Et Fucini déchira les feuilles de papier qu'il avait remplies. Mais personne ne s'aperçut peut-être que Fucini avait été mortifié au fond de son âme; que ces paroles aimablement sincères

l'avaient piqué. Persuadé que ses amis avaient raison, dès lors il ne fit qu'écrire, sans cesse, de toutes sortes, et s'adonna à la lecture de tout ce qui lui venait, sans ordre ni, méthode. Il écrivait et déchirait, déchirait et écrivait. Mais un jour il écrivit et ne déchira pas. Il avait été à la chasse dans le marais, et ce soir-là l'aspect du lieu avait laissé dans son esprit une impression plus douloureusement mélancolique des autres fois. Rentré chez lui, il écrivit le *Matto delle Giuncaie;* et c'est précisément cette nouvelle, où la vie dans les marais est décrite d'une façon sublime, avec sa solitude, avec son silence interrompu seulement par quelque rare sifflement d'oiseaux de marais. Mais cette fois, comme je viens de le dire, il ne déchira pas ses brouillons. Il lui sembla que cette prose était différente des autres: il mit son ouvrage parmi ses papiers dans l'intention de le retoucher. En attendant, après quelques jours il quitta sa maison de campagne pour se rendre à Florence. Dans cette ville on publiait alors la *Nuova Antologia,* directeur le prof. Protonotari, à la prière duquel le prof. Auguste Franchetti demanda à Fucini quelque chose pour ce journal. — Je n'ai rien de bon, répondit Fucini. Et comme Mr. Franchetti insistait, il se souvint de l'ouvrage qu'il avait laissé à la campagne; il

promit donc de le retoucher, et de le donner s'il était digne d'être publié. En effet, lorsqu'il remit l'ébauche à Franchetti, il le pria instamment de lui dire la vérité, de ne pas le tromper; s'il ne lui plaisait pas, il déchirerait les pages sans se fâcher.

Le soir Franchetti les lut, avec admiration, et au matin les apporta à Protonotari. — Eh bien? — lui demanda Fucini ensuite?

— C'est très digne d'être publié — répondit Franchetti, Protonotari est bien content: va chez lui fixer..... Fixer quoi? Fucini ne s'était jamais imaginé que ses nouvelles dussent être payées. Le Directeur de l'*Antologia* félicita Fucini et le pria d'en écrire d'autres de ce genre; il ne lui aurait pas payé la première..... la première ne se paye pas..... Mais Fucini, qui désormais s'était aperçu d'avoir fait quelque chose de bon: — Mais moi je ne commence jamais par la première, dit-il, toujours par la deuxième! Et pour cette nouvelle il reçut quatre-vingts francs. A peine publiée, elle fit du bruit. De divers côtés, de vieux amis et de nouveaux le félicitaient et l'encourageaient à continuer; et c'est comme ça que Fucini commença à écrire en prose. Et pendant qu'il publiait dans la *Rassegna Settimanale* ses nouvelles poésies, qui furent mises en recueil la première fois en 1882,

il fit paraître en 1878 *Napoli a occhio nudo,* qui, avec les sonnets, lui valut le titre de Professeur de littérature italienne.

*
* *

On lit un examen soigné et judicieux de ce livre dans la *Rassegna Settimanale* du 12 Mai 1878. Ce n'est pas seulement un ample aperçu qu'on y donne, mais on y fait aussi ressortir le mérite principal de ce livre qui est " d'être un ouvrage bon dans la plus noble et la plus haute signification du mot „.

Les romans de Guerrazzi étaient pour l'Autriche autant de batailles perdues, le livre de Fucini sur Naples fut la voix d'un homme qui pleurait sur les misères de la patrie; ce fut le défi jeté à ceux qui laissaient mourir dans la saleté et dans le vice tant d'Italiens abrutis, déguenillés, superstitieux et lâches. Et j'ai dit *ce fut,* parce qu'aujourd'hui la ville de Naples est certainement, en partie, différente de celle que vit Fucini, il y a vingt ans. Raison pour laquelle, je crois, il n'a plus réimprimé son livre. Mais il ne faut pas croire que, si au point de vue historique le *Napoli* ne répond plus entièrement à la vérité, qu'il ait perdu pour cela quelques-uns de ses nombreux mérites. On a

remarqué l'esprit d'observation de Fucini, on a remarqué qu'il a su tout décrire avec une évidence surprenante, depuis la confusion étourdissante de Naples, depuis les scènes déchirantes du vieux Cimetière jusqu'aux courses à Capri et au Vésuve " qui fait penser à la beauté grandiose d'une scène de l'Enfer du Dante „, et ainsi de suite. Mais ce qu'on n'a pas remarqué c'est que dans ce livre le style a une souplesse tout à fait nouvelle, une agilité, une force extraordinaire. Il est vigoureux, serré, ondoyant, sublime, humble, rapide, détaillé, suivant ce que l'auteur veut décrire. Et à certains passages, lorsqu'il nous représente la misère pleurant dans les sales masures, lorsqu'il met sous nos yeux des types si abrutis qui veulent, par force d'inertie, rester dans l'état vil où ils vivent, lorsqu'il nous montre tant de chair et tant de saleté humaine à nous faire frissonner, son style acquiert une puissance inusitée et il fait ressortir les mouvements de son noble esprit. On peut dire de lui ce que le vénérable maître Pascal Villari écrivait à propos de De Amicis: " Son coeur d'italien s'est attendri devant tant de misère de son pays; le carnet lui est tombé des mains et, oubliant d'être un auteur venu pour composer un livre, il sent que c'est un homme au milieu d'hommes qui souffrent, et il

devient un vrai artiste „. Et c'est précisément le *Su l'Oceano,* pour lequel furent dictées ces très nobles paroles, qui rappelle le *Napoli.* Cependant certaines accusations adressées aux livres de De Amicis ne doivent pas, ce me semble, être faites à celui de Fucini. On a dit que le monde intérieur de De Amicis est vide, que ses photographies sont belles, si vous voulez, mais toujours des photographies. Quoique je ne sois pas d'accord dans cette critique, je répète qu'il ne serait pas possible de soulever contre Fucini des critiques de ce genre.

Et pourtant c'est lui aussi, comme De Amicis “ l'auteur, le carnet à la main, qui doit publier un livre „, mais à la puissance de la description répond en Fucini ce que j'appellerai le monde des idées. Et que de variété de types, de choses, de sentiments!

*
* *

Même dans cet ouvrage de Fucini, aussi bien que dans les autres, le côté comique ne pouvait manquer. Et voici ce cocher qui fait profession d'athéisme; aussitôt que l'orage et la foudre éclatent, il ne fait que des signes de croix et ne récite que des oraisons. Et que dire de ce français qui, voyageant avec Fucini jusqu'à

Amalfi, ne partage point ses enthousiasmes et ne voit dans le soleil qu'un ennuyeux calorifère pour sa tête? Ce sont des figures secondaires dans le grand tableau, ce sont des nuances, il est vrai, mais elles ont une physionomie spéciale qui nous fait rire et suscite l'hilarité.

J'ai dit que l'art de Fucini, en décrivant l'état de la plèbe napolitaine, en vous introduisant dans ces tanières où l'on dort sur la paillasse ou sur la terre nue, est extraordinaire: maintenant je dois ajouter qu'il ne fatigue jamais. — Pourquoi? Ce qu'il décrit n'est-il pas dégoûtant, peut-être? Oui. Mais il ne nous donne pas un inventaire de ce qu'il voit: il verse son âme sur toute cette boue: tout s'anime et palpite, et ainsi, au lieu de nous causer de l'horreur, il nous contraint à penser et excite un sentiment de pitié qui nous entraîne. Le réalisme ainsi compris n'est pas seulement une beauté, mais aussi une morale. Le réalisme de Fucini n'exclut pas “ toute élaboration subjective de la part de l'artiste „ et par conséquent il répond aux principes et au but de l'art.

*
* *

Parmi les passages les plus loués du *Trionfo della Morte* de D'Annunzio (un monument im-

périssable de beauté) est très digne de remarque celui où l'auteur a décrit le Sanctuaire de Casalbordino. La représentation de ces misérables qui remplissent d'eux-mêmes et de leurs plaies le chemin qui mène au Sanctuaire, a quelque chose de plastique, de vivant, de palpitant.

Eh bien: Fucini en *Napoli,* au sujet de la visite qu'il a faite au Sanctuaire de Montevergine, nous a donné des pages qui peuvent, sans doute, être comparées à celles de D'Annunzio, le suprême artisan de la parole. Ajoutez-y la vieille femme " borgne „ qui vivait malade sur un banc de pierre, en compagnie des taupes qui dévoraient ses excréments..... " La chair de son visage et de ses bras était écailleuse, couleur du tabac à cause d'une maladie de la peau; elle avait une large plaie dans une jambe qui ne lui permettait pas de marcher..... „. Toutefois je n'ai pas entendu dire que D'Annunzio ait imité Fucini: c'est ce qui arrive toujours: que ce que je viens de dire suffise aussi à propos des sonnets.

*
* *

C'est dans mon enfance que j'avais lu les *Veglie di Neri,* et je me souviens, comme si c'était à présent, du grand enthousiasme qu'elles

suscitèrent dans mon esprit; ensuite je les ai lues plusieurs fois, et l'ancienne impression ne s'est pas seulement réveillée, mais elle a pris un nouvel intérêt et une nouvelle signification. Les pages des *Veglie* sont des pages de vie vécue; Fucini connaît profondément ce monde qu'il te met sous les yeux; il lui donne de l'éclat en l'animant par le divin souffle de l'art. C'est la campagne toscane avec ses coutumes, ses misères, ses commérages, ses joies et ses ambitions que Fucini analyse avec soin dans ses récits, qui doivent être considérés au point de vue psychologique, intime. Il y a plus de philosophie dans le livre de Fucini (je demande pardon aux grands hommes) qu'en Aristote et en Platon; dans le livre de Fucini il y a la vraie philosophie de tous les jours! " Il nous a donné d'agréables tableaux de coutumes villageoises; il nous a dépeint la vie de nos bourgs de montagne qui se borne au café et à la pharmacie du pays, et nous a présenté les types les plus étranges de prêtres, de femmes, de paysans qui ont semblé des gens d'un autre monde, d'un monde inconnu à celui qui lit les livres et à celui qui les écrit ". C'étaient des types vrais, vivants, non imités des livres ordinaires; c'était la nature dans sa beauté et dans sa réalité. Peut-être n'a-t-on pas bien ob-

servé une chose; c'est que, quoique les récits soient différents les uns des autres et puissent par conséquent être séparés, après un regard attentif, une connexion idéale les unit et en forme un tout harmonieux et réglé. Certes, dans une si grande variété de scènes et de personnages, c'est avec peine que l'on arrive à apercevoir ce fil si menu; certes, dans une si grande fraîcheur d'images et d'expressions, on ne parvient pas aisément à découvrir le penseur qui se cache derrière le candide voile de l'art. Mais qu'importe?

Si quelqu'un, comme l'humble auteur de ces notes, a la chance de connaître Fucini, il sait comme sa société est agréable. Il revêt des couleurs les plus vives tout ce dont il décrit, et une verve abondante de plaisanterie saine et puissante sort impétueusement de son âme, comme le jet d'une fontaine. Dans les gestes, dans le teint, dans l'inflexion de la voix se révèle l'artiste, l'homme de génie qui te charme et t'enlève. Et ces mérites—je le dis en passant-se révèlent aussi en Fucini conférencier. Cependant si l'on croyait le caractériser, en le jugeant un homme gai, on se tromperait fort. S'il est vrai que l'écrivain doit être analysé dans son oeuvre, qui plus que Fucini penche vers les sentiments mélancoliques? Et c'est ici que se

révèle ce que nous avons mentionné plus haut. En effet c'est dans les *Veglie* qu'un sentiment de mélancolie se répand partout, et que le bon coeur de Fucini se manifeste à chaque page. Toutes les fois qu'il doit décrire une scène, un moment douloureux, il sait le faire avec tant d'habileté que tu en es attendri jusqu'aux larmes. Par son regard aigu et puissant, il embrasse toutes les faiblesses, toutes les injustices, toutes les inégalités dont est remplie la vie, de sorte que quelques-unes de ses nouvelles, après les avoir lues, te laissent pensif pendant longtemps. Et remarquez que la mélancolie de Fucini n'est pas celle de l'art malade et de la mode, une mélancolie qui se change dans un faible sentimentalisme: sa mélancolie n'est pas celle des grands: *sunt lacrimae rerum.* Toutefois on ne doit pas passer sous silence cette plaisanterie, dont j'ai parlé, qui est abondamment répandue dans ces nouvelles. C'est que Fucini sait réunir l'élément comique avec l'élément sérieux, et quand il rit ou vous fait rire, mefiez-vous! c'est son sourire amer qui pénètre et qui pique. Il possède une large intuition de la vie, et puisqu'il est d'avis que le monde, tel qu'il est, ne répond pas à l'idéal que tout homme de coeur et d'esprit devrait avoir, il arrive que du manque d'équilibre entre la réa-

lité et l'idéalité jaillit le côté comique, l'aimable plaisanterie du philosophe sans façon, pas doctorale et par conséquent pas ennuyeuse; plaisanterie simple et unie qui acquiert la force de satire sociale.

*
* *

Les mêmes mérites intrinsèques des *Veglie* se trouvent aussi dans le dernier livre *All' aria aperta,* publié élégamment par Bemporad de Florence. Mais il faut observer que Fucini quitte ici, pour ainsi dire, la montagne et descend dans la plaine: le champ d'observation s'élargit. Par conséquent beaucoup de ces récits ont un air plus villageois; les passions sont plus complexes: il est descendu dans la boue des mauvais faubourgs. Ce n'est pas seulement la campagne: ici il y a le pays avec ses ambitions municipales, ses velléités, ses prétentions, ses avarices, ses idéalités qui, voulant précisément sembler hautes, sont extrêmement petites. — Je n'aime pas à donner un aperçu des nouvelles de Fucini; il me semble les gâter; je ne me suis proposé que d'arrêter, pour ainsi dire, dans mon esprit quelques-unes de mes impressions; — supposons — de même qu'en se trouvant quelquefois — dans un endroit agréable avec des

personnes chéries, on est poussé, sans le vouloir, à ouvrir son carnet et à écrire.

C'est avec raison que Rigutini remarque que Fucini dans son dernier livre a donné toujours plus de place aux affections mélancoliques. L'écrivain avec le temps se purifie continuellement, et en lui s'accomplit cette évolution qui le mène aux sentiments purs et sereins. — Il lui est arrivé — ce me semble — ce qui arriva au pauvre Daudet avec qui Fucini a beaucoup de ressemblance, surtout dans la représentation des scènes et dans la vivacité qui les anime, et dans quelques points du style. Joseph Baffico, au sujet de ce sympathique romancier, écrit: “ Au comble de la force, il avait eu le regard d'un philosophe aimable. Dans ses dernières années son sourire continuait, mais il était devenu plus chagrin, et le regard de l'anatomiste était voilé par une larme „. — N'est-il pas vrai que ces paroles tombent à merveille à propos du développement de l'art de Fucini? C'est le mieux que je puisse dire.

*
* *

Les *Veglie* et *all'Aria aperta* ne doivent pas seulement être regardées comme un seul tout, attendu que l'idée qui les anime est une, et

pour comprendre non seulement le développement de l'art de l'auteur, mais pour étudier aussi la physionomie, le portrait de certains types. Je n'ai pas l'habileté d'examiner un à un les personnages les plus importants dans l'oeuvre de Fucini, mais je suis d'avis que cela serait très utile pour voir combien l'observation d'un même type est profonde en lui. Puisque — et cela n'a pas été noté — un des mérites de l'art de Fucini est celui de nous offrir toutes sortes de types la plupart tirés du même lieu, mais si différents les uns des autres. Ces curés passionnés de chasse et de vie paisible, ces marchands parvenus, la tête pleine de fausse gloire et d'orgueil, ces fermières, ces bonnes âmes rares qui se rencontrent ça et là, ces..... enfin toutes ces figures, que Fucini te présente, ont une physionomie, un caractère propre, de sorte que tu tombes difficilement en erreur.

Prenons, par exemple, le médecin de campagne. Il ne pouvait certainement échapper à Fucini que de plaisanterie est renfermée dans ce personnage, souvent loué en apparence et si calomnié, mais qui au fond est mal rétribué. Il ne pouvait échapper à Fucini la variété de ces médecins; des médecins à l'antique, et des médecins aux idées nouvelles qu'ils sont souvent obligés de cacher dans leur coeur, parce que

— par exemple — l'autorité du pays ne partage par leur opinion. — Que de docteurs ressemblent à celui de la *Scampagnata,* lequel est mal auprès de ses villageois, “ parce qu'il n'est pas aussi bête qu'eux et est un galant homme „! Ainsi le médecin, qu'il nous peint en raccourci dans le *Passaggio Memorabile,* est obligé de chercher une autre place parce que la Commune juge bon de lésiner sur les services qu'il a prêtés extra, tandis que pour un fanfaron quelconque, arrivé soudainement dans le pays pour se rassasier, on ne se fait pas scrupule de jeter l'argent du public!

Que de martyrs inconnus, que de luttes secrètes Fucini a découvertes dans l'âme de certaines personnes qui en apparence semblent les plus heureuses de cette terre! Ce n'est que trop vrai! — Malgré cela dans l'esquisse: *Tipi che spariscono,* le vieux docteur Prosper, type à l'antique, qui soigne les malades dans sa calèche, par pratique, jouit de l'estime des habitants et gagne beaucoup.

*
* *

L'art de Fucini n'est pas moins puissant dans la description des passions, dans les sensations de l'âme. Il sait saisir à la volée le moment

pathologique, il sait saisir les traits caractéristiques, de sorte qu'il te présente le personnage pendant qu'il agit. Voilà l'efficacité de sa représentation. Et c'est d'une maniére admirable et dramatique qu'il décrit tous les sentiments et toutes les classes de la société. C'est pourquoi chaque nouvelle, pour bien comprendre son art, mériterait une étude soigneuse et détaillée. Copendant, personne, je crois, ne sera jamais capable de faire comprendre certaines nuances, certaines beautés, même si ce grand qui s'appela François De Sanctis revenait à la vie et que les Italiens ont trop vite oublié. Certaines choses se sentent ou ne se sentent pas. Dans les nouvelles de Fucini il y a quelque chose qu'on ne sait pas expliquer, mais on est sûr y être. Du reste, c'est ainsi qu'il arrive de tout ce qui est vraiment beau.

L'art technique de Fucini? Mais son style est ductile, mais sa pensée sort de son esprit d'une manière complète; c'est vraiment le cas de la phrase populaire: “ Tu es né coiffé „. Le dialogue? Il est vif, dégagé, conforme aux divers personnages, plein d'élégances toscanes, cueillies fraîchement sur les lèvres du peuple. Et certaines descriptions de la nature extérieure sont si vraies et si efficaces, qu'elles semblent des pastels. S'il est vrai, comme dit La Bru-

yère, que tout bon écrivain doit posséder les facultés d'excellent peintre, personne n'est mieux que Fucini. Dans la représentation des personnages, aussi bien que dans les scènes naturelles, il emploie peu de touches, peu de coups de pinceaux, mais la figure, le tableau est complet, d'une évidence digne d'Arioste. — Il ne nous décrit pas Lucie, mais qui ne l'a pas vue? Qui n'a pas vu le fou des jonchaies, et ainsi de suite? — Quant à la description du monde extérieur, j'aime à répéter — à l'appui de ce que je viens de dire — un passage enlevé, non aux livres de Fucini trop connus, mais à un article qu'il publia dans la *Domenica del Fracassa* du 10 Mai 1885. — C'est la description d'un château de l'Apennin de Pistoie: " Quel castello, nella sua selvaggia solitudine, è forse uno dei più pittoreschi della nostra montagna. Equilibrandosi come per incanto sopra uno sperone pietroso, co'suoi tetti coperti d'ardesie nere e spioventi tutti dalla parte di chi lo guarda di fianco come grosse squamme d'acciaio, dà l'idea d'una enorme corazzata fantastica rimasta in secco lontana dal suo elemento. E conferisce all'illusione la vista del mare che, a cielo sereno, disopra ad una lunga distesa di poggi, si scorge luccicare nel fondo fra la Croce della Piana e i monti di Pisa. Il campanile della

chiesa che torreggia sulla prua sta come il fumarolo maggiore fra le opere di difesa. Lassù, fra una pioggerella fitta e gelata, arrivai la mattina di poi alle otto, dopo avere albergato, sorpreso dalla notte per la via aspra e lunga, in una casa di contadini alla Femmina Morta, dove trovai una buona cena e una veglia geniale in mezzo a quattro floride spose che intorno alla fiamma mi raccontavano dei loro mariti lontani alla maremma, tenendo ciascuna fra le braccia un bel figliolone poppante „.

Je gâterais ce merveilleux morceau de prose par des remarques. Qu'il me soit seulement permis de faire observer l'efficacité des derniers mots. Ces *floride spose* avec leur *bel figliolone poppante* me rappellent à la mémoire les vers de Carducci sur *La Madre:*

. . . .
Or forte madre palleggia il pargolo
forte; da i nudi seni già sazio
palleggialo alto, e ciancia dolce
con lui che a' lucidi occhi materni
intende gli occhi fissi ed il piccolo
corpo tremante d'inquïetudine
e le cercanti dita: e ride
la madre e slanciasi tutta amore.

C'est ainsi que ces deux artistes, l'un de la prose, l'autre de la poésie, sculptent en traits

vigoureux ce groupe que j'appellerai celui de la santé ; et on dirait qu'une bonne odeur de chair arrive à titiller nos oreilles ! Voilà du véritable réalisme ! Nous autres Italiens (ce n'est pas moi qui le dis) nous sommes artistes par tradition et par naissance, et malgré cela nous sommes contraints, même aujourd'hui, à lire des romans et des récits qui n'ont d'empreinte italienne que le lieu où ils sont imprimés ! Soyons donc fiers de notre patrie ; cherchons à être de vrais citoyens, et l'art italien atteindra la hauteur à laquelle il a le droit d'aspirer. Mais ne touchons plus à cette corde. On a remarqué que Fucini met un chien dans presque toutes ses nouvelles, comme Paul Veronese sur ses tableaux. C'est vrai. En effet dans ses esquisses il y a toute la vie champêtre : le marais, la chasse, les auberges, les masures, les hameaux..... tout ! C'est avec raison que l'illustre prof. E. Toci a écrit *qu'aucun autre écrivain ancien ou moderne* n'a su saisir et représenter au vif, autant que Fucini, le caractère, les coutumes et le langage des paysans de la Toscane.

*
* *

Un brave jeune homme, Lucien Zuccoli, à propos d'un recueil de Nouvelles de Remy de

Gourmont, fait, entre autres, des observations si subtiles et si exactes, qu'on ne saurait mieux dire au sujet des nouvelles de Fucini. Je laisse donc la parole au sympathique romancier: " ..... Il m'asemblé que, parmi tous les mérites de ces écrits, on n'a pas fait suffisamment ressortir le mérite principal: l'élégance. En effet la nouvelle est une des formes les plus difficiles et les plus tyranniques: un lit de Procuste comme le sonnet en poésie; elle doit présenter un tableau petit mais complet de personnages et d'épisodes: si le roman est une petite partie de la vie, la nouvelle n'est pas nne partie de roman, mais elle a ses propres règles, sa propre architecture qui doit scrupuleusement observer les proportions. La forme de cette écriture est si difficile qu'un romancier excellent est quelquefois un médiocre nouvelliste qui le plus souvent ne traite pas du tout ce genre. M. De Gourmont a surmonté la difficulté avec habileté, en nous donnant une suite de miniatures complètes..... „.

*
* *

Arrivé à ce point il me semble que d'un air à la fois sérieux et plaisant, quelque lecteur bienveillant, en sécouant la tête, me dise: —

Mais ton Fucini, que tu aimes tant et dont tu tâches de faire ressortir les mérites, n'a-t-il donc point de défauts ? Est-il donc un nouvelliste parfait? N'y a-t-il rien à lui reprocher? — Ainsi parle le lecteur bienveillant. Je réponds: A vrai dire, je crois que, lorsqu'un écrivain a les mérites de René Fucini, il ne vaut pas la peine d'y regarder, comme on dit, de si près; car je suis persuadé qu'Horace a raison (un peu vieux en fait de critique, n'est-ce pas !?) lorsqu'il dit: Non ego paucis offendar maculis..... avec ce qui suit. Mais puisque nous avons touché à cette corde, je dis qu'on a vraiment fait plusieurs observations à Fucini. Entre autres, voici la suivante: " Il ne réussit jamais à se détacher complètement du tableau qu'il a imaginé et à le mettre devant ses yeux comme un simple spectateur. Au contraire il aime à être un peu acteur dans ses contes et à se montrer dans le meilleur accord avec les personnages qu'il met sur la scène. Par conséquent le lecteur doute naturellement qu'il agisse avec eux à l'amiable et qu'il les traite avec trop d'optimisme „. Cette accusation n'est vraie qu'en partie. — Du reste, si Fucini est un peu acteur dans ses récits, n'est-ce pas précisément parce que ses pages sont — comme je viens de dire — des pages de vie réelle, et qu'elles ont par conséquent

plus de vérités que tant de travaux qui ne demeurent que dans la fantaisie de celui qui les a écrits? Un grand critique comprit bien cela, c'est-à-dire l'illustre prof. Alexandre Chiappelli qui, en parlant de Fucini et de Procacci, écrivait : " Par invention artistique et par puissance représentative, les nouvelles de Procacci cèdent sans contredit et de beaucoup la première place aux *Veglie di Neri*. Que Procacci ne se fâche pas. Les personnages de Fucini se meuvent tout à fait vivants, pleins de relief, dans le fond de paysages décrits avec puissance, comme on devait attendre d'une personne qui (en me servant des mêmes paroles de Procacci dans la préfaction des *Veglie di Neri)* court en long et en large nos campagnes comme Inspecteur des écoles et comme chasseur. Il montre partout plus de richesse et de variété de motifs, de tons et de couleurs. La nature du génie de Procacci est différente ; c'est pourquoi le chemin qu'il parcourt est aussi différent. Un génie, tel que le sien, riche en culture littéraire et dans l'exercice didactique continuel de la littérature nationale est difficilement capable de cueillir, par la même limpide et immédiate perception de Fucini, la nature et la vie champêtre. Celui-ci possède par nature et par habitude l'observation limpide et fine ; celui-là a souvent

l'habitude de la réflexion subtile. De sorte qu'il me semble voir clairement que quelques efforts qu'il fasse, il ne réussit pas à *se familiariser avec cette vie villageoise* „. Et le journal *Le Figaro,* dans lequel en 1884 parut la traduction du récit " Lucie, „ à propos de Fucini, écrivait ses paroles: " Ses compatriotes le comparent volontiers à Auerbach. Son cadre préféré est la campagne; ses personnages, de pauvres paysans. C'est avec un profond intérêt qu'il entre dans leur vie, prend une vive part à leurs joies et leurs douleurs, et décrit avec une délicatesse exquise les passions qui s'agitent dans ce milieu peu connu „.

Il me semble que les paroles, que je viens de rapporter, démontrent clairement que certaines accusations n'ont pas raison d'être et il me semble aussi que le temps est venu d'en finir avec la critique qui se fonde sur " cela me plaît „ ou " cela ne me plaît pas „. Car il y a quelqu—un qui dit: " Cette nouvelle est belle, cette autre ne vaut rien, celle-ci ne m'amuse pas, etc. etc...... „. Est-ce une saine critique? Après avoir étudié le génie, le caractère, les conditions, la nature d'un écrivain, il faut reconstruire le procès de son âme dans ses propres manifestations, pour se rendre compte d'elles; mais nous ne devons pas juger selon nos goûts;

un écrivain est tel qu'il est; il n'est pas selon nos désirs. Que n'a-t-on pas attribué à Dante?

*
* *

Un fait curieux s'offre à celui qui lit les critiques sur les travaux de Fucini. Les uns louent Fucini pour l'usage sûr de la langue vive, ailée, souple, nerveuse, fraîche; les autres au contraire arrivent même à l'accuser de tomber dans les quolibets. Mais qu'est-ce que c'est que le quolibet? “ Un mot proverbial ou gaîment sentencieux d'un certain patois, „ et il signifie aussi mignardise de diction.

Telle est le sens de ce mot; c'est pourquoi le critique de la *Nuova Antologia* du 16 Février 1897 a bien raison lorsqu'il dit, au sujet de la fraîcheur de la forme, que Fucini n'a point de rivaux; car c'est une forme *non toscaneggiante troppo mai, non contaminata dal gergo di certi novellieri*. Il faut avoir vécu en Toscane et parmi le peuple pour goûter la langue employée par Fucini, parce que si l'on ne prétend juger — lorsqu'on n'est pas né en Toscane — que d'après les avis de certains *Manuels,* alors c'est une autre affaire! Et pourtant les livres de Fucini seront — pour un futur dictionnaire national — d'une haute importance! “ Mais c'est comme

cela: Rigutini le dit bien: en Italie les jugements sur l'art, sur la langue et sur quelques autres choses sont toujours dans un état d'incertitude, et ils dépendent souvent de goûts particuliers et quelquefois aussi d'ignorance.

Mais il est temps de conclure. D'après tout ce que j'ai exposé jusqu'ici, est-il permis d'affirmer que l'art de Fucini est spontané, franc, sans fanfreluches et sans oripeaux? Est-il permis de dire que les tableaux ne sont pas des photographies, mais ils sont intelligemment animés, et qu'en lui la langue, la morale, l'esthétique se fondent dans une douce union? Je crois que oui Qu'il me soit donc permis de lui demander, puisqu'il est occupé à composer un nouveau volume de vers — dont je viens de parler plus haut — qu'il veuille encore nous donner d'autres pages de sa prose qui plaît plus que sa poésie, et dont l'Italie, abîmée dans les archives ou enfermée dans les cabinets de travail, n'est pas, à mon avis, trop féconde de nos jours. Nous avons le droit de demander à Fucini qu'il s'élève encore à de plus hautes idéalités, qu'il élargisse ses visions, et qu'il nous fasse cadeau de la forme la plus noble et la plus élevée de la représentation humaine: le Roman.

